

Tôt ou tard, chacun de nous est confronté au tragique de l'existence ; pertes et deuils jalonnent notre parcours. Nous ne choisissons ni l'épreuve ni le moment où elle survient : un tragique brutal, cru, sans fioritures, qui fait soudain voler en éclats les remparts que nous avons érigés pour occulter la réalité de la souffrance. Personne n'y échappe mais la manière dont nous y ferons face, à nulle autre pareille, nous appartient.

[...]

Quiconque pratique un tant soit peu l'introspection rencontre assez vite ses propres contradictions, mais c'est avec nos proches que cette multiplicité intime se manifeste avec le plus d'intensité.

p. 9 et 10

Quand elle ferme les yeux, épuisée, et que j'assiste à la souffrance muette de ce pauvre corps, j'invoque sur elle les bénédictions d'une autre dimension, d'un monde qui transcende cette vallée de larmes – et me heurte à l'impuissance car la prière, je le sais, ne la délivrera pas de l'agonie vers laquelle elle s'avance.

p. 45

Elle a souffert de ses emportements.

— Je suis soupe au lait, déplorait-elle.

Mais l'envers heureux de ce tempérament qu'elle a eu tant de mal à canaliser, c'est qu'en cette toute fin de vie, elle n'est ni aigrie ni diminuée. Les ravages du temps et de la maladie n'ont pas amoindri cette flamme en elle, elle a su vieillir avec grâce, et de cela je lui sais gré.

C'est cette même femme colérique et révoltée qui entend aujourd'hui embrasser la mort de tout son être, sans discuter.

p. 59

Je ne sais plus quand exactement se situe le regard inoubliable qu'elle m'a jeté à un moment. Sans doute le même jour. Dans mon souvenir, j'étais seule avec elle, debout au pied de son lit, et je la regardais. Tout à coup, nos yeux ne se sont plus quittés et j'ai vu dans les siens un espace qui s'ouvrait sur un ailleurs, une intensité de présence et d'amour qui ne véhiculait plus ni peur, ni attente, ni passé, ni futur, un regard hors du temps, venu d'un autre monde. Jamais je n'avais vu ce regard chez ma mère, puisé très loin en elle, à un niveau de profondeur qui nous dépassait l'une et l'autre.

p. 78

Un immense refus m'envahit, dernier sursaut pour ne pas être engloutie, dévorée par le monde de ma mère. Que tout cela cesse au plus vite, que je sois délivrée d'elle et rendue à moi-même...

p. 104

— « La pratique n'est pas une question de faire, c'est une question d'être. Quand plus aucun effort n'est possible, que reste-t-il sinon le fruit de toute une vie : là où nous en sommes vraiment ? »

Lee Lozowick

p. 129

Peu à peu, à l'arrière-plan de ces remous, se fraie en moi une certitude pleine et heureuse, un sentiment d'achèvement d'un tout autre ordre : ma mère n'a pas été une sainte, elle a connu la terreur de qui s'apprête à franchir le point de non-retour, mais elle est allée vaillamment jusqu'au bout d'elle-même, au cœur de son humanité, à l'extrême pointe de sa vérité. Au-delà, elle ne pouvait pas. Et je comprends soudain qu'il ne nous est pas demandé d'être plus que nous ne sommes, d'aller plus loin que nous ne pouvons, que chacun, au moment de mourir, est dans sa vérité nue : il rencontre sa limite mais aussi tout son possible, cette porte étroite devant laquelle il peut s'arc-bouter de toutes ses forces, tentant désespérément de ne pas en passer le seuil, ou décidant résolument de le franchir, quoi qu'il en coûte.

p. 166

A quoi juge-t-on une existence, si tant est qu'on puisse s'y hasarder ? Entre le point de départ — les cartes que nous avons dans notre jeu à la naissance — et le point d'arrivée — ce que nous sommes parvenus à devenir et à accomplir — se situe le long et laborieux parcours que chacun de nous effectue, la fructification ou le pourrissement “des talents qui nous ont été confiés”. Guidés par une connaissance souterraine, nous savons, d'abord obscurément puis de plus en plus clairement, que nous n'avons pas été plantés ici-bas juste pour cumuler “avoir et faire” mais pour nous forger au feu des expériences multiples qui seront notre lot, joies que nous espérons ou auxquelles nous ne nous attendions pas et qui nous échoient pour nous sustenter, épreuves que nous n'avons pas voulues et qui livreront leur sens seulement si nous faisons le choix de les embrasser sans réserve. « Ce qui t'advient, ne l'esquive pas », dit un dicton soufi.

J'ai laissé les clefs du studio de ma mère à la voisine de palier, ainsi qu'un numéro où me joindre en cas de nécessité. jodle m'appelle pour me faire part d'un incident.

p. 167

Trois semaines plus tard, quand resurgira le remords d'avoir laissé ma mère seule à la toute fin, Arnaud me dira :

— Tout est une question d'ensemble. On ne peut pas isoler un élément du tout. Tu as beaucoup fait pour ta mère, beaucoup. Tu étais très fatiguée, tu avais besoin de te reposer. Ce qui est juste pour l'un ne peut pas être faux pour l'autre. Si c'était juste pour toi, c'était juste pour elle aussi. Sinon, elle se serait fait des reproches : « A cause de moi, Véronique est épuisée. » La culpabilité nous renferme sur nous-mêmes et nous empêche d'être disponibles aux autres. Il y a la souffrance de ta mère, il y a la tienne, mais il y a aussi celle de tous les autres.

p. 169

« A celle qui nous a donné le jour on donne naissance à notre tour quand, tôt ou tard,

nous l'accueillons enfin dans “notre moi”*. Dès lors, elle habite en nous autant que nous avons habité en elle avant de venir au monde. »

Gabrielle ROY

p. 183

* entendre: “notre être” dans sa profondeur Humaine au-delà de son individualité passagère [note du transcripteur]

Nous naissons de ses entrailles où nous étions lovés, en totale symbiose et, à peine sortis d'elle, en parfaite continuité, c'est elle notre premier grand amour. C'est avec elle que se déploie l'amour inconditionnel que nous rechercherons partout ...

p. 185

Ce que vous aurez délié sur Terre

Les gestes que nous posons à la mort d'un être cher n'appartiennent pas au domaine du rationnel, ils obéissent à une mise en ordre interne dont nous sommes seuls juges et que nul ne peut nous dicter de l'extérieur. La seule règle, c'est de suivre ce que nous enjoint si clairement notre cœur. Et si nous nous laissons guider, les événements nous répondent, la vie semble nous dire “tu ne t'es pas trompé”, et une subtile harmonie se met en place entre l'intérieur et l'extérieur, qui nous délivre au plus intime de nous-mêmes.

p. 196

Des débuts de son existence, ce n'est pas tant l'événementiel que je retiens — cette succession de faits souvent sans âme dont sont tissées les biographies — mais plutôt les grandes soies et les grandes peines, les ambiances qui sont venues nourrir et ravager son cœur d'enfant puis d'adolescente et sont restées nichées en elle, à l'arrière-plan de tout ce qu'elle a pu vivre par la suite. Cette toile de fond, véritable caisse de résonance que chacun de nous porte en lui-même et qui vient colorer et déformer toute nouvelle expérience mais qui peut aussi ne pas être le fin mot de l'histoire. L'important n'est pas tant la trame de son existence ni l'insécurité qui a jalonné celle-ci de bout en bout mais ce qu'elle a réussi à en extraire.

p. 210/11

L'arrachement à l'existence est aussi éprouvant et souvent terrifiant que le fut notre entrée en ce monde, quand nous avons dû nous extirper du ventre maternel pour nous frayer coûte que coûte un chemin vers la sortie. Une crainte révérencielle nous étreint alors, qui pulvérise nos certitudes et nous oblige à nous incliner devant le mystère qui nous dépasse. On déplorait jadis la mort brutale qui ne laissait pas le loisir de se préparer, de dire adieu aux siens et de mettre ses affaires en ordre avant le grand départ. Aujourd'hui, on l'appelle de ses vœux tant le courage nous manque. Alors qu'elle était autrefois la norme, la mort lucide et assumée est presque devenue l'exception.

Elle n'aura pas été la première à m'introduire au tragique de l'existence, celui-là même que nous cherchons à toute force à évacuer, mais elle aura été la première à l'inscrire dans ma chair. La souffrance a beau être partout, elle semble être une méprise en ce qui nous concerne et elle reste toujours supportable quand il s'agit de celle des autres. Elle ne nous percute de plein fouet qu'au travers des êtres les plus chers. C'est là que le cœur se brise. Et par la brèche ouverte, une autre dimension de la vie peut enfin s'engouffrer.

p. 215/16

Certes, l'effroi en est le gardien du seuil mais, pourvu qu'on ne fuie pas ce passage, pourvu qu'on tente au contraire de l'embrasser, la vie devient alors plus dense et plus vaste. Nous ne sommes plus à l'extérieur du mystère, nous y pénétrons vivants.

p. 215/16

Je n'ai pas voulu que toute trace disparaisse avec elle. Le puissant message de vie que j'avais reçu d'elle, j'en devenais dépositaire et je devais le transmettre à mon tour.

Pourquoi le nier ? Passé le temps du chagrin, le départ d'un être si proche nous rend à nous-mêmes et ouvre bien des portes. Une fois disparu le premier auteur de nos jours, quand nous sommes libérés de notre préoccupation à son égard, l'énergie s'investit ailleurs et nous devenons un peu plus l'auteur de notre propre vie.

p. 217

Mais ce qui m'a longtemps envahie, quand je pensais à elle, avant que d'autres deuils surviennent — ceux-là mêmes qu'elle redoutait pour moi — et ne relèguent un peu plus loin dans le passé la mort de ma mère, c'était toujours un sentiment de gratitude.

p. 218

Comme tous ceux que nous avons aimés et qui ne sont plus, une fois passé le temps des pleurs et du chagrin, ma mère est en moi comme un terreau fertile où je puise une sève qui ne tarit pas. Et cette sève vient irriguer ma vie présente.

p. 218/19

« Ce que vous aurez délié sur Terre » *“La disparition d'une mère”*, Véronique (Loiseleur) Desjardins - Les Éditions Plon © 2013